

qui liront ces lignes, de prier pour moi, afin que je ne me rende point indigne de si grandes faveurs et de tant de grâces, mais que je remplisse, de tout mon pouvoir, ma sainte vocation, que j'aime celui qui m'a tant aimée, et, marchant sur les traces de sainte Thérèse, je souffre et meurs pour celui qui a souffert, qui est mort pour moi sur la Croix.

LOUISE THÉRÈSE HARDEVELL.

IV.

Lettre de M. le comte de Peyronnet.

« Cher et noble ami, vous avez raison, j'ai laissé passer bien du temps sans vous parler de mon amitié : elle est bien fidèle pourtant et bien vive, au nom de Dieu n'en doutez jamais. Il n'y a que ma santé qui chancelle, ou plutôt qui tombe. Quand vous me disiez à la fin de mai de ne vous écrire que lorsque j'aurais toutes mes forces, vous ne prévoyiez guère, ni moi non plus, qu'au mois de septembre elles ne seraient pas encore revenues. Je ne suis plus homme qu'un peu, je crois, par le

cœur. Mais qu'importe, ne sommes-nous pas dans les mains de Dieu ? Il est bien moins difficile de se résigner aux souffrances du corps qu'à celles de l'âme; je les porterai toutes, j'espère, avec une égale patience. Ne le savais-je point, que de vivre, ce n'est au bout du compte que vieillir, souffrir et mourir ? vous le dites avec une grande justesse, mon digne ami, nous ne savons pas prier; c'est que nous ne savons pas désirer; c'est que nous ne désirons qu'avec nos passions, nos intérêts apparens, notre ignorance du bien. Dieu seul en sait assez, parce qu'il sait tout, et qu'il n'y a que lui qui le sache. Elever son âme à lui, méditer sa puissance, implorer sa miséricorde, se remettre tout entier, et avec une pleine soumission, à sa volonté, voilà la vraie prière. *Fiat voluntas tua*, mot sublime, mot de la simplicité la plus admirable et la plus profonde. Il y a plus de vraie piété, de sagesse même et de sens dans ces cinq syllabes-là que dans bon nombre de gros et même bons livres. Oui, oui, vivons le mieux qu'il se puisse, selon nos forces, et qu'il soit fait ensuite de nous ce qu'aura décidé le Maître dans sa toute-science. Voilà, grâce à lui qui m'a accordé cette précieuse faveur, la vraie disposition de mon

cœur et de mon esprit. Je tiens le poste qu'il m'a assigné. J'y demeurerai docilement et sans murmure, ni impatience, jusqu'à ce que sa bonté m'en relève. J'y mourrai même, s'il en est ainsi ordonné, sans m'en étonner et sans le regretter trop amèrement. Il suffit que cela soit possible pour que j'y pense et que je m'y prépare. N'avais-je pas déjà fait ce sacrifice de ma vie, et dans un temps où j'étais bien moins détaché du monde qu'aujourd'hui ? Ne vous affligez donc pas trop, mon généreux ami, ni de mes infirmités, ni de mes malheurs. Tout cela est de l'humanité, et je suis homme. Pour moi, je sais gré aux hommes injustes qui m'ont enseigné la résignation, et aux ingrats (quoiqu'il y ait eu des ingratitudez bien inexplicables et bien amères), et aux ingrats qui m'ont appris à aimer vouloir faire le bien pour lui-même, sans espérance de rétribution. La leçon n'a pas été médiocre, mais je me flatte quelquefois qu'elle n'aura pas été tout-à-fait perdue.

« Adieu, mon bien cher ami, etc.

« Signé DE PEYRONNET.

Ham, 9 septembre 1836.

V.

Conversion du frère M.-J. de Géramb, religieux de la Trappe,

PAR UN FEUILLETONISTE.

En 1829, se trouvait dans le couvent de La Trappe, près de Thann, dans le Haut-Rhin, un religieux nommé frère Marie Joseph. Sur deux cents moines qui creusaient leur fosse dans ce couvent, il en est cent

(67)

peut-être dont la vie n'est pas moins curieuse que celle de frère Joseph. Voici quelques traits de la sienne.

Vers les premiers temps du consulat, il fut beaucoup question, dans les salons de Vienne, d'un duel qui avait eu lieu entre le jeune et brillant baron de Géramb, seigneur hongrois, chambellan de l'empereur d'Autriche, et un colonel anglais. Je ne sais pour quelle cause ils se battirent. Un cheval dépassé à la course, ou du vin répandu sur la nappe, n'importe le motif, ils se battirent. Devinez le lieu qu'ils choisirent ? L'Etna ! Ils traversèrent joyeusement la belle mer de Sicile, ils gravirent chacun de leur côté le volcan. Le lieu du rendez-vous était le bord du cratère. Les conditions du combat, que celui des deux qui serait blessé ou tué serait jeté dans le gouffre par son adversaire. Trouvez-moi un plus beau début de mélodrame !

Le baron de Géramb fut blessé ; mais l'Anglais ne le jeta pas dans la bouche de l'Etna ; car le baron vit encore : c'est frère Marie-Joseph, religieux de la Trappe.

Le baron eut un autre duel à la paix d'Amiens. Cette fois ce fut avec un jeune officier de hussards français, celui qui m'a conté toute

cette histoire. Le baron fut provoqué par lui dans un dîner où, avec sa fougue ordinaire, il se servait d'expressions injurieuses contre l'armée française. Il y avait du courage et de l'honneur à défendre la France dans une ville où peu d'années avant le fer des assassins ne respectait pas même nos plénipotentiaires! Le digne officier qui remplit ce devoir, c'était M. Valabrègue, lieutenant du 8^e régiment de hussards, homme d'esprit et de cœur, qui épousa depuis la célèbre madame Catalani. Le baron fut dangereusement blessé : il commençait à en prendre l'habitude.

Au sortir de ce duel, se présentait un danger non moins grand que celui du cratère. Les duels étaient rigoureusement défendus et punis à Vienne, et le comte de Wallenstein expiait depuis sept ans dans un cachot la valeur qu'il avait déployée dans une semblable rencontre. Le duc de Cadore, ambassadeur de France, fit élargir le jeune Valabrègue, et frère Marie fut pardonné en faveur de sa blessure.

Rétabli de sa blessure, le baron de Géramb lève un régiment de cavalerie et s'en va avec son régiment en Espagne, se mettre sous les ordres du duc d'Albuquerque. A la suite d'une

bataille contre nous, il se rend, ainsi que le duc, et obtient par capitulation la permission de passer en Angleterre.

Là sa fougue et son impétuosité se tournent contre les Anglais. Il a vingt affaires et se brouille si fort avec le ministère qu'on le somme de passer sur le continent. Il résiste à cet ordre en disant que sa maison est sa forteresse et qu'il s'y défendra jusqu'à sa dernière heure. Il la garnit en effet de barils de poudre et y soutient un siège. Enfin les constables y pénètrent par les derrières, s'emparent de lui, le jettent dans une chaise de poste : on le transporte jusqu'à une frégate qui fait voile pour Hambourg, et on le dépose tout furieux et tout haletant, sur le rivage paisible de cette bonne et grasse ville marchande.

Que faire à Hambourg au milieu de tous ses négocians? S'y battre, c'était difficile. Le baron se mit à écrire contre le gouvernement de la France. On l'arrêta encore, on le conduisit à travers toute l'Allemagne jusqu'au donjon de Vincennes, et il y resta jusqu'au jour de l'entrée des alliés à Paris où sonna l'heure de sa délivrance. Un jour, ce jour-là, il entend sonner la trompette; il pense qu'on vient pour le fusiller. Il s'habille, et se met-

tant à genoux devant M. de Boulogne, évêque de Troyes, qui partageait son cachot, il lui dit avec componction :

« Monseigneur, je crois bien que c'est la fin; mais si cette fois j'en reviens, je vous jure sur mon honneur de me faire moine de la Trappe. »

Il tint parole; et depuis seize années il mène une vie si exemplaire, qu'il vient d'être choisi par cet ordre pour remplir une mission extraordinaire en Palestine.

Voici du style du religieux, une lettre écrite de la Trappe à son adversaire de Vienne, ennemi généreux qui devint plus tard pour lui un véritable frère : lettre simple et touchante comme on n'en invente pas.

« La sainte volonté de Dieu.

« Mon brave et loyal ami,

« C'est par le plus grand des hasards que je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, demeurant à plus de cent lieues de l'endroit où vous l'avez adressée, et ne se trouvant pas affranchie, et notre monastère, vu sa pauvreté, ne recevant que les lettres franches.

« Depuis 14 années revêtu des livrées de Jésus-Christ et pénitent public, je pleure une vie passée dans l'oubli de tous mes devoirs, et je me jette à vos pieds pour vous demander humblement pardon de tous les scandales que j'ai pu vous donner, de tous les dommages que j'ai pu vous causer, et pour vous conjurer de prier le Tout-Puisant de me faire miséricorde.

« Je ne vous parlerai point de notre genre de vie, que vous connaissez sans doute, ni de la sévérité de notre ordre, voué à un silence perpétuel et au travail. La plus grande partie du jour et de la nuit nous chantons les louanges du Seigneur. Jamais nous ne faisons usage de viande, ni de poisson, ni de beurre, ni d'œufs; notre nourriture ordinaire se compose de légumes cuits à l'eau et au sel, et la plus grande partie de l'année nous ne mangeons qu'une fois par jour; et avec cela nous sommes si pauvres, que nous quêtions jusqu'au pain! Je porte de gros sabots de bois; tout mon habillement ne vaut pas cinq francs, et cet hiver, qu'il fait si froid, je me trouve en quelque façon sans chemise.

« Pour ma famille, mon aimable et bon

« ami, elle m'est, depuis quatorze années que
 « j'ai le bonheur d'être religieux, presque
 « étrangère; et comment pouvez-vous croire,
 « vous qui avez tant d'esprit et qui connaissez
 « le monde, comment pouvez-vous croire
 « qu'elle ferait quelque chose pour moi? Si
 « elle avait pu ou voulu, ou, pour mieux dire,
 « si elle était dans le cas de faire quelque
 « chose, n'aurait-elle pas, avant tout, dû
 « penser à tant de malheureux à qui j'ai fait
 « tort, et dont plusieurs sont, hélas! dans la
 « misère. Mes affaires qui étaient dérangées,
 « ont fini par succomber pendant ma captivité
 « au donjon de Vincennes, d'où je ne suis sorti
 « qu'à l'entrée des alliés en 1814. Mes enfans
 « sont ruinés. L'aîné est capitaine dans les
 « chasseurs de la garde impériale russe; le
 « second, capitaine dans un régiment de chas-
 « seurs autrichiens. L'empereur Alexandre
 « faisait une pension à l'aîné, que l'empereur
 « Nicolas lui continue.

« L'Europe, peux-je dire, connaît si bien
 « ma position, que vous êtes le seul, mon cher
 « comte, qui avez réclamé quelque chose du
 « pauvre frère Marie-Joseph de Gêramb.
 « Hélas! que ne puis-je vous satisfaire avec
 « mon sang!... dans un quart d'heure je

« n'en aurais plus dans mes veines. Il ne me
 « reste donc qu'à supplier le Tout-Puissant de
 « vous rendre au centuple dans cette vie et
 « dans l'autre ce que je devrais vous restituer,
 « et que vous m'avez avancé avec cette déli-
 « catesse, cette générosité qui vous caractéri-
 « sent, et c'est ce que je ne cesse de faire nuit
 « et jour, le front prosterné dans la poussière.

« Lorsqu'en duel vous fîtes couler mon sang,
 « qui m'aurait dit, mon cher ami, qu'un jour
 « je vous écrirais de la Trappe!..... Tout
 « change, mon généreux ami, dans ce monde,
 « et des mortels c'est la commune loi. J'excepte
 « cependant de cette vicissitude, votre loyauté,
 « votre cœur, ma reconnaissance et mon amour
 « pour vous.

« Je suis, dans le sacré cœur de Jésus et de
 « Marie, mon cher ami, votre très humble et
 « très obéissant serviteur,

« Frère MARIE-JOSEPH,
 « Religieux de la Trappe;

« Dans le monde :

« Le général baron FERDINAND DE GÉRAMB,
 « Chambellan de S. M. l'empereur
 « d'Autriche, etc.

Mont-des-Olives de Notre-Dame de la Trappe (Haut-
 Rhin), 23 janvier 1829.

« Ci-joint deux petits livres de piété qui
• ont paru sous mon nom ; veuillez en faire
• hommage à l'ange que vous avez le bonheur
• d'avoir pour épouse. »

VI.

Le Credo.

Vous voulez bien me demander, mon ami, comment me sont venues cette foi et cette conviction des choses qui vous paraissent si impossibles à croire. C'est une longue histoire que vous vous attirez là. Je ne sais si je me rappellerai parfaitement toutes les circonstances par lesquelles je fus conduit à la foi ; elles sont nombreuses, variées, inexplicables ; elles portent l'empreinte de ce mystère qui environne toutes les opérations du ciel.

J'étais pourtant bien armé contre les croyances ! L'esprit du dix-huitième siècle, dont j'ai vu la fin, m'a très fort possédé ; la malice de Voltaire avait fait de moi un moqueur fort distingué des choses saintes. Mes passions très ardentes, un amour-propre bien complet, me disaient de toutes leurs voix de ne m'en rapporter qu'à ma raison, et ma raison trouvait, comme la vôtre, mille argumens irrésistibles contre tous les articles de la foi chrétienne ; les mystères m'en ont paru, comme à vous, absurdes et de pure fable.

Je ne puis le croire autrement, ce sera par suite de tant de présomption que je serai tombé dans les fautes qui m'ont abreuvé des plus amers chagrins.

Tout le temps qu'elles ont duré, l'air des églises semblait m'étouffer, les cérémonies m'en paraissaient pleines de superstitions ; mon mauvais génie s'arrangeait d'ailleurs pour que j'y trouvasse quelque spectacle ridicule, pour que j'y entendisse la parole de Dieu mal prêchée ou misérablement expliquée. La mauvaise disposition de mon cœur exagérait ces circonstances fâcheuses et coupait court à l'intention qui me voulait venir de chercher cette lumière si bien nommée *la grâce*. Enfin,

arraché violemment à mes passions, contraint à une solitude profonde par des peines qu'aucunes distractions ne pouvaient surmonter, amené à des lectures sérieuses, je tombai d'abord sur les *Soirées de Saint-Petersbourg*, par M. de Maistre. Cet esprit charmant, cette vivacité mondaine, appliqués à la défense des choses saintes, furent ce qui commença à me captiver. C'était une transition. *Les Confessions de saint Augustin*, les écrits de l'abbé Gerbet, médités peu après dans le silence, m'appelèrent successivement à l'examen de cette religion si mal connue.

J'allai une fois à la grand'messe de la petite ville la plus voisine de ma retraite ; une population pieuse de marins et de cultivateurs se pressait dans le temple avec un admirable recueillement, avec une foi, une confiance dans les prières, qui m'émut profondément.

L'orgue jouait :

Vous savez vous-même que l'être complètement organisé ne peut l'entendre sans sentir les larmes venir de l'âme dans les yeux.

Je suivis les paroles latines qu'on chantait pendant cette céleste musique ; ces paroles étaient admirables ; j'y trouvais un sens tout-

à-fait divin, de sagesse, de beauté douce ; je ne me lassais pas de les répéter du cœur.

A mesure que les cérémonies et les hymnes se succédaient, je m'en expliquais le sens sublime, et ne revenais pas de ma surprise, d'avoir été si long-temps sans en comprendre l'ordre merveilleux et saint.

Ce qu'on appelle la prose fut entonné avec un cœur, une joie, qui me remplirent d'émotion :

Lauda Sion salvatorem,
Lauda ducem et pastorem
In hymnis et canticis :
Sit laus plena, sit sonora,
Sit jucunda, sit decora,
Mentis jubilatio.

Quand le prêtre monta en chaire et dit ce seul mot : *Evangile!* tout ce peuple assemblé se leva plein d'empressement et de respect, comme une seule personne. Ils étaient tous parés suivant leur fortune et leur position, et du mieux que tous avaient pu. La propreté des gens de la campagne, venus en grand nombre à la ville pour entendre un plus bel office, ces habillemens invariables depuis des siècles, plus particulièrement chez ces femmes fidèles aux traditions de leurs pères

comme aux costumes de leurs mères, étaient toutes choses qui m'allaient au cœur ; elles étaient vêtues, elles priaient comme autrefois.

Evangile! ce mot retentira jusqu'au dernier jour dans mon cœur ! *Evangile!* ils étaient tous debout, attentifs, pleins de l'esprit divin !

Cette parole de Dieu nous arrivant après dix-huit cent trente années, pure, prodigieuse, puissante sur les âmes, et devant laquelle se levaient avec crainte, soumission et amour, tous ces gens réunis par une même pensée, j'étais enfin disposé à l'entendre comme il convient qu'elle le soit : j'arrivais à la révélation, je n'allais plus douter ! chaque mot allait tomber dans mon cœur pour n'en plus sortir. Ce moment fut un des plus solennels de ma vie, et voilà plus de trois années qu'il ne cesse de se répéter.

Après l'*Evangile*, et quand le prêtre fut remonté à l'autel, l'orgue donna, par deux notes plaintives, harmonieuses et tendres, le ton du *Credo*, qu'il continua d'accompagner jusqu'à la fin, usage particulier à peu d'églises, je crois, et qui devrait être général, car aucune composition humaine ne me paraît compara-

ble à cette union des voix avec les sons de l'orgue qui les élève et les soutient.

« Le *Credo*, dit Fénelon, suit l'Évangile
« dans les fêtes considérables, parce que c'est
« dans ces solennités que le peuple fidèle,
« plein d'un même esprit, doit renouveler à
« la face des saints autels la profession d'une
« même foi et l'adoration de tous nos mystè-
« res; nous devons exciter en nous une vive
« foi en prononçant cet abrégé de la religion,
« qui est aussi ancien que l'Église. »

Que n'ai-je pour un instant le génie de cet homme divin, pour vous raconter, mon ami, les impressions que chaque phrase de ce symbole m'apportait.

« *Credo in unum Deum omnipotentem.* »

L'accord qui tombait sur la troisième syllabe d'*omnipotentem* me fit inonder mon livre de pleurs.

Je sentais qu'il m'était enfin accordé de comprendre tout ce qu'il y a de vrai, de grand, de saint dans ces premières paroles et dans le moment où le génie divin et inspiré de l'Église les a placées.

Quoi de plus nécessaire, après la parole de Jésus-Christ, que cet élan de la foi :

« Je crois en un Dieu, le Père tout puissant. »

« Qui a fait le ciel et la terre. »

« Et toutes les choses visibles et invisibles. »

Rien ne manque à ce début pour satisfaire et l'homme et la divinité elle-même; je sentais ces choses et me rendais de plus en plus attentif à tous les mots qui consacraient et expliquaient la foi qui allait faire la vie de mon cœur. Oh! oui, me disais-je en moi-même, de plus en plus enivré de ces chants, de ces accords que se renvoyaient le chœur et l'autel, et qui remplissaient l'église :

« Je crois en Dieu le Père tout puissant. »

« En Jésus-Christ notre Seigneur, Fils unique de Dieu, et né de son Père avant les siècles. »

« Dieu de Dieu, lumière de lumière, Dieu vrai, d'un Dieu vrai. »

Quel abondant amour dans ces louanges!!

« Par qui toutes choses ont été faites. »

« *Qui propter nos homines et propter nostram salutem descendit de caelis.....* »

Ici, le peuple, agité par le souvenir du plus grand événement de l'univers, et comme par

l'apparition de son *Dieu vivant*, se lève sans interrompre son chant sublime.

Les voix me semblaient frémissantes de reconnaissance à ce souvenir.

« Qui pour nous, hommes, et pour notre salut, est descendu des cieux. »

Le peuple reste levé ; il poursuit :

« *Et incarnatus est de Spiritu Sancto, ex Mariâ Virgine, et homo factus est.* »

Les fronts s'inclinent, et les cœurs semblent accablés du poids de la reconnaissance :

« Qui s'est incarné de l'Esprit saint et de la Vierge Marie, et qui s'est fait homme ! »

« Crucifié sous Ponce-Pilate, a souffert, a été enseveli. »

Je ne sais quelle douloureuse confusion me saisissait au souvenir des souffrances horribles du Fils de Dieu.

« Est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures, est monté au ciel, et s'est assis à la droite du Père. »

Mon âme soulagée respirait comme déliivrée du poids qui l'accablait.

« Et qui viendra de nouveau dans sa gloire juger les vivans et les morts. »

A ces paroles, le chant, les voix, les chœurs me semblaient prendre un ton d'assurance et d'autorité puissante qui me gagnait ; et je me disais tout bas : Oui, *il viendra !*

« Dont le règne n'aura point de fin. »

Et je sentais le besoin de me répéter ces paroles, car j'ai souvent cru, à tant de signes du dépérissement de la foi, à cet égoïsme des cœurs, à cette indifférence presque générale, que le règne de cette sainte religion allait finir !

Cependant le chant continuait :

« Je crois au Saint-Esprit, Dieu vivifiant, qui est venu du Père et du Fils, et qui avec le Père et le Fils doit être adoré et glorifié ; qui a été annoncé par les Prophètes. »

Je vous assure, mon ami, n'avoir entendu à aucun de ces spectacles qui m'ont tant charmé dans ma vie, rien d'aussi harmonieux que cette belle phrase latine sur les notes où elle était chantée.

« *Simulacroratur et conglorificatur.* »

Examinez, mon ami, que de choses admirables! cet Esprit saint et vivifiant, glorifié, adoré par tant de prophètes! Et puis encore!

« Je crois en l'Eglise sainte, catholique et apostolique. »

Chacun de ces mots était éclatant de sublimité, de force, de souvenir: j'en étais ému à perdre connaissance; je me sentais élevé, fier, plein d'enthousiasme, de prier, moi faible et indigne, *pour cette grande, sainte et unique Eglise catholique et apostolique*, qui a traversé tant de siècles, tant d'orages, pour laquelle ont prié tant de familles, tant de héros, tant de saints, tant de rois!

Une pensée amère et triste venait se mêler à cet enthousiasme, à ces chants de gloire.

Je venais tout-à-coup à prévoir de nouveaux malheurs, de nouvelles persécutions pour elle.

Je songeais aux jours d'abandon, de délaissement, et j'en aurais été accablé sans la conclusion solennelle et assurée du *Credo*, qui m'arrivait plus forte, plus retentissante que tout le reste.

« Et j'attends la résurrection des morts et la vie éternelle.

« Ainsi soit-il. »

Telle est, mon cher ami, la voie où une main invisible me menait, ce qu'elle permettait que j'entendis, et comment elle ouvrit mon cœur; dans ces jours de grâce, tout concourait à la guérison de mon esprit orgueilleux et rebelle. Je me souviens de la voix d'un enfant de douze ans environ, placé derrière moi, voix d'une douceur, d'une pureté, d'une mélodie telles, que je n'entendrai plus rien de pareil avant le ciel, s'il m'est réservé. Je voulais parler à cet enfant, savoir son nom, sa famille, ce qu'il était enfin; j'ignore ce qui m'en a empêché: le trouble où il m'avait jeté peut-être; je ne l'ai plus revu. Est-ce une apparition?

Tout ce qui précède m'avait, comme vous devez le penser, bien préparé au dernier acte du service divin. Les prières que l'on peut lire, pendant que ce sacrifice se consomme, sont de toute beauté, d'un charme exquis, dont je ne pouvais me rassasier.

Au dernier moment, le silence était uni-

versel parmi cette foule prosternée ; l'orgue jouait avec calme des accords célestes entre lesquels tombaient les sons lents, entrecoupés de la cloche. Toute cette divine et touchante histoire du Christ se résumait dans mon âme ; toute cette passion me revenait en mémoire : je lisais dans les temps, je voyais les lieux, l'homme, la divinité ; j'étais en contact avec Dieu : il ne me manquait que de mourir pour ne plus le quitter.

Après avoir lu ce qui précède, il me semble, mon ami, que je vous entends : imagination, poésie que tout cela ! Vous dites mieux encore peut-être, et vous me faites, j'en suis certain, l'honneur de penser que mon âge et l'épuisement de mes sens amènent ce changement de conduite beaucoup plus que la grâce et la raison divine.

A vous permis, et certes je ne m'en défendrai pas, si cette idée ne devait pas nuire à la cause que j'ai embrassée.

Non, mon cher enfant, je crois que des années de passion m'étaient encore accordées, et que j'ai le bonheur d'en pouvoir faire le sacrifice au Dieu qui m'a tendu la main et ouvert les yeux. L'amour, surtout, me sollicite

vivement encore ; mais la pensée et le remords du mal commis me consternent, m'arrêtent et me contiennent.

Il est temps de prier, de prier quand l'âme pourrait être encore sensible à d'autres biens ; plus tard, il n'y aurait plus de mérite à quitter le monde, lorsqu'il s'apprête à nous quitter.

Mais que sont ses joies et ses fêtes, mon Dieu, quand on a goûté à celles de la religion !

Il m'arriva aussi, un dimanche de l'été, de passer le soir, vers les sept heures, par la place de Sainte-Catherine et devant l'église de ce nom : les portes en étaient encore ouvertes ; le soleil, déjà caché derrière les montagnes qui entourent la ville, rayonnait au dessus des maisons environnantes, et lançait une clarté douce sur les trois lettres du fronton de l'église : DEO.

Un ciel bleu, lamé d'or, couvrait cette inscription ; j'entendis les chants et les sons de l'orgue ; on finissait le salut. La place de l'église était paisible, presque déserte ; toutes les maisons fermées. Quelques enfans qui avaient échappé aux regards de leurs mères, jouaient aux billes derrière un vieux pan de mur noirci

par un récent incendie; là ils n'avaient nulle crainte d'être surpris.

Cependant la cloche tinta les coups lents et prolongés du Saint-Sacrement; dès le premier, ces enfans, qui jouaient avec une extrême ardeur, accoururent comme si un ange les eût frappés d'une baguette de feu, et vinrent, haletans, émus, se précipiter à genoux devant le portail, en se signant avec une respectueuse tendresse. Je ne fus pas moins qu'eux poussé à me jeter dans la maison du Seigneur, où je reçus à genoux ces paroles admirables que le prêtre prononce du haut de son autel, en promenant le Saint-Sacrement sur la foule courbée, attentive et silencieuse. Ces paroles sont notées d'une manière sublime; chacune d'elles faisait vibrer mon âme. Il y a un accent admirable dans ce récitatif, dans les silences dont il est coupé :

Benedicat et custodiat vos omnipotens et misericors Dominus, Pater... et Filius... et Spiritus Sanctus. Amen.

Ces mots prononcés, tous les fronts se relevèrent, et un prélude d'orgue céleste donna le ton de l'*Adoremus*; chant ravissant et solennel,

pour lequel toutes les voix se fondaient dans une douceur inexprimable, dans une mélodie divine.

Ce furent encore des larmes abondantes, des rosées saintes qui trempaient mon âme! je bénis Dieu de m'avoir donné aussi une voix qu'on trouvait tendre et expressive dans le monde autrefois, et d'avoir permis qu'elle tremblât enfin d'une sainte ivresse, en chantant les louanges du Seigneur. Je sortis avec toutes ces bonnes gens, pour la plupart si pauvres, et qui finissaient leur jour de repos dans une prière qui achevait de les délasser; avec cette foule d'humbles et de paisibles qui s'en retournaient, confians dans cette bénédiction, se préparer aux nouvelles fatigues qui les attendaient le lendemain.

Je rentrai, portant dans mon cœur, et le gardant comme un trésor, le *benedicat* qui encore y retentissait.

ULRIC GUTTINGUER.